

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Relier les points

Camille Toffoli

Number 313, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83400ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Toffoli, C. (2016). Review of [Relier les points]. *Liberté*, (313), 59–59.

Tous droits réservés © Camille Toffoli, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Relier les points

Avec *Choir*, Rosalie Lavoie transforme une violence intime en acte de littérature.

CAMILLE TOFFOLI

J'AI ASSISTÉ récemment à une table ronde qui portait sur la place du féminisme dans les milieux littéraires. Pour lancer la discussion, l'animatrice a demandé aux participantes – des auteures, critiques et éditrices – en quoi consistait, selon elles, un « livre féministe ». Évidemment, à cette question minée aucune n'a pu fournir de réponse univoque. Toutes semblaient s'entendre pour dire que, si on peut aisément associer l'étiquette féministe à un essai ou à un ouvrage théorique, la question se pose de manière beaucoup plus complexe dans le cas de textes de fiction et tient souvent davantage de l'angle de lecture adopté, ou d'un processus de consécration, que du contenu des œuvres en soi. Une invitée a toutefois rappelé que certaines fictions, de par leur propos ou la démarche d'écriture qu'elles sous-tendent, s'inscrivent résolument dans une « parole » féministe.

Or le deuxième roman de Rosalie Lavoie [collaboratrice de *Liberté*, ndlr], *Choir*, constitue l'une de ces œuvres qui incarnent une forme d'engagement manifeste, notamment en ce qu'il donne à voir et à penser le caractère insidieux des violences intimes. Par une juxtaposition de fragments, une femme remonte le temps afin de retracer les gestes, les paroles et les événements qui l'ont menée tout au long de sa vie à « subir la chute », à prendre sur elle le mépris qu'on lui a adressé. Elle dit sa relation incestueuse avec un père alcoolique, les journées passées à attendre un amant qui lui fait faux bond, les « fuck you » et « ostie de plotte » proférés contre elle, les bras serrés et les sourires condescendants. Elle évoque les nausées et les maux de tête chroniques, la peur constante d'être abandonnée par ceux et celles qu'elle aime, le dégoût que lui inspire son propre corps. Ces épisodes traumatiques sont relatés avec acuité, dans une écriture qui parvient à rendre avec justesse les impressions et les sensations, tout

en préservant une part de non-dit. Alors que plusieurs auteures contemporaines abordent des enjeux comme le viol ou l'inceste à travers une esthétique de la confrontation et des représentations explicites, quasi graphiques, Rosalie Lavoie fait le choix d'une certaine pudeur. Si les agressions sont nommées sans équivoque ni euphémismes, d'habiles effets d'ellipses parviennent à suggérer la douleur précisément par ce qui est tu, par ce qui est laissé en suspens.

L'une des grandes forces du récit réside d'ailleurs dans l'efficacité du travail de montage, grâce auquel les blessures de l'enfance et de l'âge adulte se reflètent l'une dans l'autre avec une troublante symétrie. Les insultes crachées dans le fond de la cour d'école trouvent écho dans les rires moqueurs lancés vingt-cinq ans plus tard sur une piste de danse au cours d'une soirée entre amis, et les injonctions du père se confondent avec l'arrogance d'un homme qui dit « je t'aime », puis rejette son amante quand bon lui semble. Au fil de l'œuvre, les points sont reliés et le passé trouve une forme cohérente. Des événements qui semblent presque anodins trouvent une signification dans les drames antérieurs, et apparaissent comme les marques d'une violence sourde qui façonne le corps et l'esprit. Les souvenirs sont entrecoupés de réflexions sur le désir, la séduction, l'amour, la honte, de références philosophiques et psychanalytiques.

Se déploie ainsi, dans l'ensemble de l'œuvre, une tension singulière entre l'intime et le théorique, entre une écriture du corps et une dimension critique assumée. Cette dualité fait toute la richesse du témoignage, car elle traduit une volonté de mettre en mots afin de comprendre – pour soi, mais également pour celles et ceux qui liront – les mécanismes de l'autodestruction. « Les mots ont un extraordinaire pouvoir de manumission », affirme l'auteure, et il

semble justement qu'une part importante de sa démarche consiste à écrire les tabous et les oppressions invisibles pour leur donner un sens intelligible, pour les déconstruire, puis enfin s'en libérer. Ce récit personnel se présente comme « l'écho d'une très vieille histoire » mille fois répétée, car la pensée qui se dessine en filigrane permet de lier l'individuel et le collectif, de présenter les agressions – et les traces indélébiles qu'elles laissent – dans ce qu'elles comportent de systémique.

Choir réinvestit plusieurs enjeux déjà présents dans le premier roman de l'auteure, *Le sang du cerf* (Leméac, 2012), tels que la sujétion, l'avisement, le désir et son potentiel destructeur, mais à travers une perspective beaucoup moins sombre et pessimiste. Car si le roman jette un regard lucide sur des réalités douloureuses, il met également en scène, parfois même avec humour, les résistances quotidiennes. Au-delà de la prémisse tragique, plusieurs fragments traduisent une surprenante capacité d'autodérision. La narratrice raconte par exemple comment, dans l'attente de nouvelles de son amant, elle passe la journée à « vérifier compulsivement [s]es messages, car une nouvelle



d'importance capitale, n'est-ce pas, aurait pu jaillir dans l'intervalle des cinq minutes [...] laissées entre chaque vérification ». Malgré les traumatismes, elle relate sans amertume les étés passés en famille à la campagne, les balades en forêt et les tartes aux fraises de sa mère. Les violences subies n'ont pas raison du désir fougueux qui s'incarne à travers les caresses échangées entre deux adolescentes, les ébats passionnés sous un arbre du parc La Fontaine, ou encore l'orgasme déclenché spontanément à la vue d'une inconnue dans le métro. En ce sens, Rosalie Lavoie fait le pari de garder intacts – sans aucune once de naïveté – ces moments de bonheur et de plénitude que les souffrances passées et présentes auraient pu occulter. **L**